

Lea Münch: Derrière les murs de la psychiatrie en Alsace à l'époque du national-socialisme. Parcours de vie entre Strasbourg et Hadamar.

Résumé :

La psychiatrie sous le national-socialisme a fait l'objet de nombreuses recherches ; les ouvrages qui y sont consacrés remplissent désormais des bibliothèques entières. Le présent travail vient néanmoins éclairer un sujet quasiment inexploré jusqu'ici : le fonctionnement de la prise en charge psychiatrique en Alsace annexée de fait puis rattachée au territoire de Bade après l'armistice de 1940, pour former le *Gau* de Bade-Alsace. Jusqu'à présent, il n'existait aucune étude sur l'intégration de la psychiatrie – en tant qu'institution et sur le plan de la pratique médicale – dans la politique ethnique nationale-socialiste mise en œuvre en Alsace. Et surtout, aucun travail de recherche n'avait encore pris en compte le point de vue des patients psychiatriques de l'époque. Après un chapitre d'introduction qui présente l'état actuel de la recherche, qui souligne les particularités d'une histoire franco-allemande intriquée et qui s'interroge sur le rôle des personnes concernées dans l'historiographie et le travail de mémoire, viennent cinq chapitres consacrés chacun à un individu. Nous y retraçons en détail la vie de ces personnes avant leur premier contact avec la psychiatrie, puis leur parcours au sein des différents établissements, jusqu'à leur éventuelle sortie. Ces cinq biographies de patients écrites à l'échelle microhistorique se suffisent à elles-mêmes. En même temps, elles permettent de concrétiser et de décrire ce que cela signifiait au quotidien de vivre dans l'un des trois asiles psychiatriques alsaciens sous l'annexion de fait. Il en résulte une histoire de la psychiatrie vue de l'intérieur, par les yeux des patients, qui deviennent de ce fait les principes organisateurs de notre réflexion. Les biographies de ces patients, dont certains sont devenus des victimes, ont été reconstituées grâce à l'analyse systématique de dossiers médicaux et d'un corpus de sources diverses et variées (registres d'admission, listes de personnes transférées, lettres, photographies, actes judiciaires, registres paroissiaux, fiches d'inscription, registres matriculaires des détenus des camps de concentration...). Nous nous sommes également appuyée sur des entretiens avec des proches de patients que nous avons retrouvés au terme de recherches souvent laborieuses. Leurs souvenirs et leur point de vue contemporain sont d'autant plus précieux qu'ils contrastent avec les sources écrites, ces dernières adoptant un angle presque uniquement médico-normatif, ce qui constitue une interprétation des événements parmi d'autres possibles.

Le deuxième chapitre est consacré à la cantatrice **LUISE REUSS** (1911-2000). Elle fut traitée par électrochocs à la clinique psychiatrique de la *Reichsuniversität* (RUS) pendant un an et demi, le choix de cette méthode devant être compris comme une série de démarches thérapeutiques individuelles fondées sur la biologie. Lors de l'admission de Luise Reuss en mai 1943, cette pratique ultramoderne, utilisée avec enthousiasme à Strasbourg depuis l'été 1942, était déjà devenue standard. L'analyse de près de 3 400 dossiers de patients de la clinique psychiatrique de la RUS et des thèses de médecine qui ont été réalisées dans ce domaine n'a révélé aucun indice d'expérimentations humaines discutables sur le plan éthique ou qui auraient mis en danger la vie des patients. Néanmoins, Luise Reuss vécut les séances d'électrochocs comme une grande violence. L'attitude des patients par rapport à ce traitement allait du refus explicite à la demande expresse. Ils n'y réagissaient pas tous. En outre, la fonction de pronostic et de sélection du traitement par électrochocs a redéfini les catégories « curable » et « incurable » que la politique de santé publique nationale-socialiste incitait fortement la psychiatrie à étudier et à évaluer. La prétendue solution fournie par le recours rationnel aux électrochocs était une innovation technique qui permettait de délimiter plus précisément la catégorie des personnes « incurables ». Le cas de Luise Reuss est un peu à part puisque contrairement à près de quinze pour cent des patients admis à la clinique de psychiatrie de la RUS, elle ne fut pas transférée à l'asile de Stephansfeld, dans la périphérie rurale de Strasbourg. C'est un dilemme auquel le directeur de la clinique, August Bostroem (1886-1944), se retrouva confronté. Luise

Reuss subit plus de cinquante électrochocs pendant son séjour à la RUS. Dans la dialectique nationale-socialiste de la « guérison et de l'élimination », la clinique psychiatrique de la RUS – en particulier pour Luise Reuss – fut donc un lieu de (tentative de) « guérison », August Bostroem étant par ailleurs foncièrement opposé à l'« euthanasie » nationale-socialiste. Cette position apparaît clairement dans la correspondance hors du commun qu'il a entretenue avec le père de Luise Reuss, Wilhelm Reuss (1886-1945), un *Staatskapellmeister* (directeur musical de l'orchestre national). Dans ces lettres, Wilhelm Reuss évoquait à mots couverts l'assassinat de son épouse par gazage dans le cadre de l'*Aktion T4*. Même si le sujet des décès par « euthanasie » n'était presque jamais abordé publiquement dans la société, le directeur de la clinique, A. Bostroem, en avait connaissance. Il tenta même, sans succès, d'organiser un réseau opposé à ces meurtres par gazage. Cette correspondance strictement privée montre aussi que Bostroem avait conscience, au moins en partie, du lien qui existait entre, d'une part, la façon dont Luise Reuss vivait sa maladie, et d'autre part, la perte de sa mère dans ce contexte d'assassinat des malades et sa peur de souffrir de la même pathologie chronique incurable. Luise Reuss resta à la clinique sous la protection du directeur jusqu'au repli de la RUS en novembre 1944. Nous avons réussi, par bien des détours, à entrer en contact avec son fils Folker (né en 1946) qui réside aujourd'hui à Berlin. Dans des échanges très riches, il nous a expliqué comment sa mère avait vécu la thérapie, et l'impact que son expérience des soins psychiatriques avait eu sur sa vie.

Le troisième chapitre retrace la vie et le parcours médical d'une travailleuse forcée ukrainienne, **NATASCHA SMOLJAROWA** (192?-1953). Elle fait partie des 27 travailleurs forcés admis à la clinique psychiatrique de la RUS à partir de 1942. Comparée au nombre total de travailleurs forcés en Alsace annexée et de patients hospitalisés à la clinique, l'admission de ces 27 personnes reste un phénomène marginal qui coïncide avec le recours aux *Ostarbeiter* (travailleurs de l'Est) dans la région. Les dossiers médicaux ne révèlent aucune pratique discriminatoire au sein de la clinique psychiatrique. De plus, des considérations pratiques empêchèrent la mise à l'écart des travailleurs forcés traités à la clinique psychiatrique telle qu'elle avait été envisagée, dans l'*Ostarbeiterbaracke* (baraquement réservé aux travailleurs de l'Est) érigé sur le terrain de l'hôpital civil au début de l'année 1943. Les psychiatres des institutions psychiatriques alsaciennes qui traitaient ces malades ne tenaient compte, dans leur compréhension de leur pathologie et de son origine, ni du fait qu'ils avaient été déportés ni de leurs conditions de vie dans les camps de travail. L'hospitalisation des travailleurs forcés et leur transfert ultérieur à l'asile psychiatrique de Stephansfeld mettent néanmoins en lumière la nécessité de réguler les conséquences sociales de la politique de travail forcé nationale-socialiste. Comme dans le cas de Natascha Smoljarowa, l'asile de Stephansfeld remplissait la fonction traditionnelle d'internement des patients dont la pathologie évoluait vers une forme chronique. Le directeur de l'établissement, un Alsacien germanophile mis en place par les occupants, essaya, essentiellement par opportunisme, d'aligner les traitements locaux sur la pratique de la psychiatrie nationale-socialiste dans l'*Altreich*, mais ses tentatives n'aboutirent pas complètement. Le taux de mortalité de Stephansfeld sous l'annexion permet d'éliminer la possibilité que des décès aient été provoqués intentionnellement, contrairement à l'asile voisin de Hoerdt. À partir de l'automne 1944, l'évolution du contexte social et politique, en lien avec la Libération, ne changea pourtant pas grand-chose au quotidien de Natascha Smoljarowa. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, elle fut abandonnée à son sort et finalement oubliée de tous. Elle est l'une des deux travailleuses forcées ukrainiennes qui finirent leurs jours à l'asile de Stephansfeld dans les années 1950.

Le quatrième chapitre se focalise sur **GOTTLIEB BAUER** (1893-1944), un jardinier. À l'asile de Hoerdt, il appartenait à la catégorie des « détenus de sûreté ». Son parcours met en lumière une autre fonction de l'institution psychiatrique : la détention. Dès la période de la République de Weimar, une « névrose de tremblement » qui était une séquelle de la Première Guerre mondiale

et des infractions répétées résultant de sa situation de pauvreté lui valurent d'être accusé d'« amoralité ». Sous le régime national-socialisme, cette étiquette se transforma en « asocialité », ce qui était jugé plus grave. C'est sur cette base qu'il fut stérilisé de force en 1934. Lorsqu'il commit un nouveau délit en 1937, la justice le taxa de *Berufsverbrecher* (criminel récidiviste) et le condamna à être interné de manière permanente dans un asile psychiatrique. En 1942, Gottlieb Bauer et d'autres patients allemands appartenant à la catégorie des « détenus de sûreté », tous des hommes, furent transférés des établissements badois de plus en plus surpeuplés au fil de la guerre à l'asile psychiatrique de Hoerdt. La rébellion de Bauer s'y traduisit par des actes légaux et illégaux, dont une tentative d'évasion un an après son arrivée. Le groupe de « détenus de sûreté » français admis à Hoerdt depuis l'entre-deux-guerres était en grande partie désocialisé par des années, voire des décennies d'internement. Ils furent tous expulsés d'Alsace en septembre 1942, et peu d'entre eux survécurent à la famine qui sévissait dans les établissements français. Comme bon nombre de patients déclarés aptes à travailler, Bauer fut contraint de suivre une « thérapie par le travail » à Hoerdt. Un élément témoigne de la fonction d'inclusion dévolue au travail : Bauer fut hospitalisé à la clinique ophtalmologique de la RUS pour une pathologie qui faillit lui faire perdre la vue, ce traitement relativement privilégié se justifiant par la volonté des médecins de préserver sa capacité de travail. En général, les patients aptes au travail avaient d'ailleurs de meilleures chances de survie. Les frontières entre le travail vu comme un processus de création de valeur et son usage comme instrument thérapeutique se firent globalement plus floues. L'escalade généralisée de la violence envers les personnes perçues comme déviantes à la fin de la guerre et la surpopulation grandissante des deux asiles alsaciens se soldèrent en mars 1944 par la déportation de Bauer et de 37 autres patients allemands appartenant à la catégorie des « détenus de sûreté » vers le camp de concentration de Natzweiler, au pied des Vosges. Bauer fut abattu dans un camp annexe en décembre 1944 « lors d'une tentative d'évasion ». La plupart des autres patients de Hoerdt ne survécurent pas au camp de concentration. Aujourd'hui, dans sa ville natale, près de Fribourg-en-Brigau, plus personne ne se souvient de Gottlieb Bauer ni de sa famille.

Le cinquième chapitre s'intéresse à **MINA SCHABINGER** (1905-1944). Cette mère célibataire et employée de maison passa la majeure partie de sa vie dans la ville provinciale de Bretten, dans le Pays de Bade, avant d'être internée pendant plus de dix ans dans des asiles badois puis alsaciens, jusqu'à sa mort à l'été 1944. En 1933, célibataire et sans ressources, elle mit au monde une fille, Irmgard (1933-2018). Par suite, elle fut stérilisée de force, mise sous tutelle, puis séparée de son enfant. Son transfert et celui de plusieurs autres patients de l'asile psychiatrique de Wiesloch vers celui de Stephansfeld à l'automne 1942 marqua le début d'une pratique généralisée de déplacement de malades des établissements badois surpeuplés vers l'Alsace – ce qui aboutit à la surpopulation de l'asile psychiatrique de Hoerdt vers la fin de l'année 1943. Pendant cette période, les proches de Mina Schabinger tentèrent de faire valoir leur propre interprétation de sa maladie. Ils multiplièrent les interventions, qu'il s'agisse de critiques exprimées par courrier ou de visites pleines de sollicitudes, et ils essayèrent à plusieurs reprises de prendre chez eux cette malade souvent considérée comme perturbatrice à Hoerdt. Mais le personnel médical de l'asile alsacien ne voulut rien entendre et attribua le diagnostic de « débilité » à toute la famille. À Hoerdt, une séparation interne moderne permettait de disposer d'espaces distincts pour les patients aptes au travail et ceux qui étaient très dépendants. C'est ainsi que cet établissement devint un lieu où les patients considérés comme inutiles pouvaient être victimes de négligence ou de rabaissement – parfois jusqu'à entraîner leur mort. Pendant la dernière année de l'annexion, un patient sur quatre mourut à Hoerdt. Dans le cas de Mina Schabinger, un faisceau d'indices suggère que le personnel la laissa intentionnellement dépérir dans le cadre de la politique d'« euthanasie » décentralisée. Sa fille Irmgard, devenue orpheline, fut placée de manière permanente dans un institut. Un entretien avec le tuteur légal d'Irmgard

Schabinger a confirmé que la perte de sa mère fut passée sous silence dans l'après-guerre. Ce vide préoccupa Irmgard toute sa vie.

Le sixième chapitre retrace la vie d'**ALPHONSE/ALFONS GLANZMANN**¹ (1895-1970). Cet ouvrier est l'un des trois Alsaciens qui survécurent à leur transfert au centre de mise à mort de Hadamar en 1944 et retournèrent en Alsace en 1946. Ce convoi de 100 patients de Hoerdt et Stephansfeld (tous des hommes) fut le seul transfert direct d'Alsace vers l'un des centres de mise à mort dans le cadre de l'« euthanasie » décentralisée. Il faut le comprendre comme l'« aboutissement » de l'intégration de la psychiatrie alsacienne dans la psychiatrie nazie. Comme il était capable de travailler, Alphonse/Alfons Glanzmann devint malgré lui un rouage de la machine de mise à mort quotidienne de l'asile psychiatrique de Hadamar. À son retour, aucun de ses proches ne put comprendre ce qu'il y avait vu et vécu. Son expérience était en cela comparable à celle des détenus revenus des camps de concentration, incapables de raconter et d'expliquer ce qu'ils avaient subi, et n'avait donc rien à voir avec les souvenirs de guerre qui intégrèrent la mémoire de la famille Glanzmann dans l'après-guerre. Lorsqu'il fut admis à l'hôpital psychiatrique de Rouffach en 1946, Alphonse/Alfons Glanzmann raconta au psychiatre qui le reçut, le docteur Frantz Adam (1886-1968), les crimes dont il avait été le témoin direct à Hadamar. Le psychiatre prit sa manière de raconter ces événements comme point de départ de ses réflexions psychopathologiques : il entreprit d'ordonner et de comprendre le récit de son patient en utilisant ses outils médicaux habituels, outils conçus par et pour l'institution psychiatrique. Il échoua néanmoins à appréhender l'inconcevable. L'expérience de l'« euthanasie » d'Alphonse/Alfons Glanzmann à Hadamar resta un phénomène étranger, inentendable et incompréhensible, et elle fut tout simplement occultée de son histoire personnelle. Des recherches menées auprès de la municipalité de Lutterbach, son lieu de naissance, nous ont permis d'établir un contact durable – et désormais amical – avec ses deux petites-nièces, Brigitte et Geneviève Glanzmann. Ces dernières connaissaient l'existence de cet oncle envoyé à l'asile de Rouffach, mais elles ne savaient rien de son vécu de l'« euthanasie » nationale-socialiste. Profondément choquées par la découverte de ce « secret de famille » conservé pendant des décennies, elles se sont lancées sur les traces d'Alphonse/Alfons, ce qui les a amenées à écrire un texte à sa mémoire et à intervenir lors d'une conférence de presse de la Commission historique pour l'histoire de la RUS.

La méthode qui consiste à recourir à des biographies permet de comprendre précisément le fonctionnement des asiles psychiatriques, tout en en reconstituant le quotidien de ces établissements par le prisme de l'expérience des patients. Les récits contenus dans le présent travail ne donnent pas seulement une image de la psychiatrie et de la prise en charge médicale réservée aux personnes considérées comme étranges ou différentes sous le national-socialisme. Ils interrogent également les caractéristiques de la pratique psychiatrique en général, avant et après la Seconde Guerre mondiale. L'expérience de ces patients psychiatriques est longtemps restée ignorée. Jusqu'à dans les années 1980, ces victimes sont restées invisibles dans les sociétés allemande et française. Elles n'ont pas non plus été incluses dans la mémoire collective de leur pays respectif. En Alsace, il aura fallu plus de 75 ans et une série de démarches d'acteurs aux motivations variées et issus d'horizons divers pour que les expériences et les témoignages des personnes concernées, jusque-là largement mis à l'écart et inaudibles, puissent enfin trouver une caisse de résonance publique. Ce processus a donc pris plus de temps dans cette région transfrontalière que deux pays se sont disputés pendant des décennies. Alors qu'on s'efforçait d'affronter le passé en Allemagne et dans le reste de la France, il n'y a longtemps eu en Alsace qu'un oubli et un refoulement bilatéral de cette histoire commune et des victimes. Néanmoins,

¹ La politique d'occupation allemande a forcé les noms français à être germanisés. La barre signale cette double identité.

les réactions des proches des patients dont nous avons retracé le parcours montrent qu'il est désormais possible et souhaitable d'en parler. Les récits de vie de nos protagonistes constituent des approches individuelles qui nous permettent d'appréhender la pratique psychiatrique en Alsace de façon tangible, à travers les yeux de patients issus de divers pays européens, et de donner la parole à leurs proches. Ces rencontres se prolongent jusqu'à nos jours, chaque histoire devenant à la fois l'expression d'une mémoire et un élément constitutif d'une politique mémorielle. L'ensemble de ce que nous avons appris sur ces personnes, sur leur vie cachée et invisible jusque-là, ainsi que les répercussions intergénérationnelles de ce qui leur est arrivé renferme la possibilité de faire surgir de nouvelles pistes dans la recherche d'une culture mémorielle européenne.

Publications et communications relatives à cette thèse

Publications :

Plusieurs chapitres in : C. Bonah, F. Schmaltz, P. Weindling (dir., 2022) : *La faculté de médecine de la Reichsuniversität Straßburg et l'hôpital civil sous l'annexion de fait nationale-socialiste 1940-1945*. Rapport final de la Commission historique pour l'histoire de la faculté de médecine de la *Reichsuniversität Straßburg*. Université de Strasbourg.

<https://www.unistra.fr/universite/notre-histoire/rapport-de-la-commission-historique-pour-lhistoire-de-la-reichsuniversitaet-strassburg-rus>

- L. Münch : *La clinique de psychiatrie et ses patients*, p. 65-71.
- C. Bonah, L. Münch : *La Medizinische Klinik II (Médicale A) : Vie quotidienne et patients*, p. 81-116.
- L. Lutz, G. Moser, L. Münch : *Une pratique méconnue. Transporter et soigner des détenus du KL-Natzweiler dans les cliniques de la Reichsuniverstität Straßburg*, p. 152-165.
- G. Moser, L. Münch : *Le travail forcé en Alsace annexée de fait : Les travailleurs étrangers civils, les prisonniers de guerre et les travailleurs de l'Est, et leurs liens avec la Reichsuniversität Straßburg*, p. 166-187.

Contributions à la base de données biographiques pour l'histoire de la *Medizinische Fakultät de la Reichsuniversität Straßburg* (Wiki-CHRUS, 2022),

- August Bostroem https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/August_Bostroem
- Charles Buhecker https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Charles_Buhecker
- Ludwig Crusem https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Ludwig_Crusem
- Victor Hartmann https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Victor_Hartmann
- Nikolaus Jensch https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Nikolaus_Jensch
- Margarete Kessler https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Margarete_Kessler
- Anton Losiak https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Anton_Losiak
- Louis Reys https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Ludwig/Louis_Reys
- Bruno Splitt https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Bruno_Splitt
- Eugène Wallner https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Eug%C3%A8ne_Wallner
- Francois Willig https://rus-med.unistra.fr/w/index.php/Fran%C3%A7ois_Georges_Willig

L. Münch (2022), *From Strassburg to Hadamar. Nazi Psychiatry and Patient Biographies in Annexed Alsace (1941-1944)*. Colloque du 16 décembre 2021 In : *International Perspectives on Medicine and the Holocaust*. 2021. Colloquium on the History of Psychiatry and Medicine's Spring 2021 Speaker Series, Harvard Medical School. <https://nrs.harvard.edu/URN-3:HUL.INSTREPOS:37370566>

L. Münch, (2022), *Society, Patients and Nazi Psychiatry. A History of Reappraisal*. Colloque du 18 novembre 2021. In: *International Perspectives on Medicine and the Holocaust*. 2021. Colloquium on the History of Psychiatry and Medicine's Spring 2021 Speaker Series, Harvard Medical School. <https://nrs.harvard.edu/URN-3:HUL.INSTREPOS:37370566>

Entretien du 2 juin 2022, « Réhabiliter les patients en tant que personnes », *Savoirs*, Strasbourg. <https://savoirs.unistra.fr/eclairage/dossier-lumiere-sur-les-activites-de-la-faculte-de-medecine-sousoccupation-nazie/rehabiliter-les-patients-en-tant-que-personnes>

L. Münch (2019), „Den Opfern ihre Identität geben“ Medizinhistorikerin über NS-Verbrechen an der „Reichsuniversität Straßburg“ und die Bedeutung historischer Erkenntnis für heute. Entretien avec le quotidien allemand TAZ, 24 août 2019. <https://taz.de/Medizinhistorikerin-ueber-Nazi-Aerzte/!5617573/>

Communications :

Angers 11/2023 Les oublié(e)s et invisibles : La face cachée des êtres, des faits et des objets dans le contexte franco-allemand. Présentation : *Trous de mémoire. Wie die Erfahrung eines elsässischen Überlebenden der nationalsozialistischen Krankenmorde in seiner Krankenakte verschwand*.

Erlangen 11/2023 „Medizinhistorischen Kaffeerunde“ im WS 2023/24 [en ligne]. Beitrag: „*Erzählt ohne affektiven Unterton... Lebenswege in der Psychiatrie und ihre Rezeption im annektierten Elsass (1940-2023)*“.

Warschau 05/2023 Hospitals in Times of Crisis, Konferenz der Deutschen Gesellschaft für Krankenhausgeschichte und International Network for the History of Hospitals, Beitrag: *Clinic Operations and Patient Care under Occupation Conditions. The Medical Clinics of the "Reichsuniversität" Strasbourg in Annexed Alsace (1940-44)*.

Strasbourg 03/2023 Trous de mémoires. Les Alsaciens et la guerre, 1939-2023, Université de Strasbourg, présentation dans le cadre du séminaire : *Alphonse Glanzmann (1895-1970). Comment un Alsacien est devenu témoin de l'euthanasie nationale-socialiste*.

Frankfurt a. M. 07/2022 Universitätsnervenkliniken im Nationalsozialismus, Eugenik, Krankenmorde, Begleitforschung, Workshop des Fritz Bauer Instituts und des Universitätsklinikums Frankfurt am Main, Beitrag: *Alltagserfahrungen mit der Elektroschocktherapie an der Psychiatrischen Klinik der „Reichsuniversität“ Straßburg im annektierten Elsass (1941–44)*.

Washington D.C. 05/2022 27th Transatlantic Doctoral Seminar in German History: Nineteenth and Twentieth Century History, German Historical Institute Washington, Beitrag:

Alltagserfahrungen mit der Elektroschocktherapie an der Psychiatrischen Klinik der „Reichsuniversität“ Straßburg im annektierten Elsass (1941-1944).

Brandenburg 11/2021 Herbsttagung des Arbeitskreises zur Erforschung der nationalsozialistischen „Euthanasie“ und Zwangssterilisierung, Beitrag: *Von Straßburg nach Hadamar. Lebensrealitäten und Biographien von Patient*innen in der NS-Psychiatrie im annektierten Elsass (1941–1944).*

Berlin 06/2021 Colloquium zur Zeitgeschichte Sommersemester 2021, Prof. Paul Nolte, Freie Universität Berlin, Beitrag: *Von Straßburg bis Hadamar. Lebensrealitäten und Biographien von Patient*innen in der NS-Psychiatrie im annektierten Elsass (1941-1944).*